

alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeaient des marchandises d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes anséatiques et quelques villes d'Italie étaient en possession de ces transports : les Hollandais, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage ; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeaient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition et aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étaient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetaient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyait pas qu'une interdiction qu'il croyait devoir affaiblir les Hollandais les rendrait en effet plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avaient pas été exclus d'un port d'où dépendait tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contents de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auraient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient les força à sortir d'une sphère peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvaient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

III.
Premiers
voyages des

Il semble que le meilleur moyen était d'équiper des vaisseaux et de les envoyer aux Indes : mais

on n'avait ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ^{Hollandais aux Indes.} ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation sur des côtes dont l'ennemi était le maître ; on craignit de voir les vaisseaux interceptés dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine et au Japon par les mers du nord. La route devait être plus courte et plus sûre. Les Anglais avaient fait cette tentative sans succès ; les Hollandais la renouvelèrent, et ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étaient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête et d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam que, s'ils voulaient le tirer de prison, il leur communiquerait un grand nombre de découvertes qu'il avait faites, et qui pouvaient leur être utiles. Il s'était en effet instruit, dans le plus grand détail, et de la route qui menait aux Indes, et de la manière dont s'y faisait le commerce. On accepta ses propositions ; on paya ses dettes. Les lumières étaient telles qu'il les avait promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formèrent une association sous le nom de compagnie des pays lointains, et lui confièrent, en 1595, quatre vaisseaux pour les conduire aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage était d'étudier

vait tressaillir de joie en voyant leurs tyrans s'acharner à leur destruction mutuelle ! Avec quel transport ils devaient bénir une providence vengeresse des maux qu'on leur avait faits ! Jusqu'où ne devait pas monter leur espérance , puisque , de quelque côté que le sang fût répandu , c'était celui d'un oppresseur ou d'un ennemi ?

v.
Guerres des
Hollandais
et des Por-
tugais.

Les Portugais avaient pour eux une parfaite connaissance des mers , l'habitude du climat , et les secours de plusieurs nations qui les détestaient , mais que la crainte forçait à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandais étaient animés par le sentiment pressant de leurs besoins ; par l'espoir de donner une stabilité entière à une indépendance qu'on leur disputait encore ; par l'ambition de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres ; par une haine que la diversité de religion rendait implacable. Ces passions , en leur donnant l'activité , la force , l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets , ne les empêchaient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur et leur bonne foi leur conciliaient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarèrent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandais faisaient passer continuellement en Asie de nouveaux colons , des vaisseaux et des troupes ; et les Portugais étaient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeait de leur envoyer des flottes marchandes , de les faire soutenir par l'escadre qu'on avait entretenue jusqu'a-

lors dans l'Inde , de réparer les places fortes , et d'en renouveler les garnisons. On pouvait penser qu'elle désirait l'abaissement de ses nouveaux sujets , qui ne lui paraissaient pas assez soumis , et qu'elle fondait la perpétuité de son empire sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même , elle lui enlevait ses citoyens , qu'elle envoyait en Italie , en Flandre , dans les autres contrées de l'Europe où elle faisait la guerre.

Cependant la balance fut long-temps égale , et les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais , à leur arrivée aux Indes , n'avaient eu à combattre sur mer que de faibles navires , mal construits , mal armés , mal défendus ; et sur le continent que des hommes efféminés , des despotes voluptueux , des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venaient leur arracher le sceptre de l'Asie devaient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs , emporter d'assaut des forteresses régulièrement construites , vaincre et subjuguier des Européens enorgueillis par un siècle de victoires et par la fondation d'un empire immense.

Le temps arriva enfin où les Portugais expièrent leurs perfidies , leurs brigandages et leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur arrivé de Goa combien de gouverneurs son maître avait fait décapiter depuis qu'il avait in-

troduit sa domination dans les Indes : *Aucun*, répondit l'ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le monarque : *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations et de barbaries, ne durera pas long-temps.*

On ne vit pas pourtant, durant cette guerre, dans les Hollandais cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable qui avaient signalé les entreprises des Portugais : mais on leur vit une suite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenaient faire de nouvelles tentatives avec de nouvelles forces et des mesures plus sages. Ils ne s'exposaient jamais à une défaite entière. Si dans un combat ils avaient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiraient ; et comme ils ne pouvaient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetait des marchandises et retournait en Hollande. Elle y portait à la compagnie de nouveaux fonds, qui étaient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandais ne faisaient pas toujours de grandes choses, mais ils n'en faisaient pas d'inutiles. Ils n'avaient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avaient fait plus de guerres peut-être pour s'illustrer que pour s'agrandir. Les Hollandais suivirent leur premier dessein sans se laisser détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuses.

Dès 1601 ils avaient cherché, et en 1607 ils cherchèrent encore à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettait que difficilement les étrangers. L'or des Portugais et les intrigues de leurs missionnaires leur en firent refuser l'entrée. La force pouvait arracher ce qu'on avait refusé aux prières, et ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en était promis. Une flotte portugaise, sortie de Macao, allait fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre, l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquait d'asile, la crainte de commettre l'honneur de la nation à la vue d'un grand empire où l'on était intéressé à le conserver, tout déterminait à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-temps.

Quelques années après, les Hollandais assiégèrent une place dont ils avaient appris à connaître l'importance. Ils échouèrent dans leur entreprise : mais, comme ils ne perdaient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avaient dirigé contre Macao à former une colonie dans les îles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de sécheresse, et de vivres dans tous les temps. Ces inconvéniens n'étaient pas rachetés par des avantages solides, parce que, dans le continent voisin, on empêchait avec la plus grande sévérité toute liaison avec ces étran-

gers, qu'on trouvait dangereux si près des côtes. Les Hollandais étaient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéraient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance que les marchands chinois auraient une liberté entière d'aller traiter avec eux.

vi.
Les Hollan-
dais s'établis-
sent à For-
mose.

Cette île, quoique située vis à vis de la province de Fokien, et à trente lieues de la côte, n'était pas soumise à l'empire de la Chine, qui n'a point la passion des conquêtes, et qui, par une politique inhumaine et mal entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avait cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs et par leur figure, paraissaient descendus des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avait servi de chemin. Ils vivaient, la plupart, de pêche ou de chasse, et allaient presque nus.

Les Hollandais, après avoir pris sans obstacle toutes les lumières que la prudence exigeait, jugèrent que le lieu le plus favorable pour un établissement était une petite île voisine de la grande. Ils trouvaient dans cette situation trois avantages considérables : une défense aisée, si la haine ou la jalousie cherchaient à les troubler ; un port formé par les deux îles ; la facilité d'avoir dans

toutes les moussons une communication sûre avec la Chine : ce qui aurait été impossible dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifiait insensiblement sans éclat, lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares qu'elle dut ce bonheur inespéré : ainsi les torrens engraisent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne voulaient pas se soumettre au vainqueur, se réfugièrent à Formose. Ils y portèrent l'activité qui leur est particulière, la culture du riz et du sucre, et y attirèrent des vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'île devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées voulurent former. En peu d'années elle se trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandais comptaient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'était fait pirate par inquiétude, et par ses talens était parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long-temps les intérêts de sa patrie contre les Tartares ; mais, voyant que son maître avait succombé, il chercha à faire sa paix. Arrêté à Pékin, où on l'avait attiré, il s'y vit condamné par l'usurpateur à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte

servit d'asile à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille et de sa patrie, et qui imagina qu'il pourrait exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réussissait à s'emparer de Formose. Il l'attaque, et prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, et tâche de leur persuader qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paie sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étaient dans la place. *J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, et peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp chinois, et le siège commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état, que les munitions de guerre et de bouche n'y fussent pas abondantes, que la garnison fût faible, et que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opi-

niâtre. Forcé au commencement de 1662 de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer furent inutiles ; et l'on fut réduit dans la suite à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourrait paraître singulier qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683 que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais, outre que le caractère soupçonneux de la nation à laquelle cette île appartient ne permettait pas d'espérer de sa part cette complaisance, on peut assurer que ce serait une mauvaise entreprise. Formose n'était un poste important que lorsque les Japonais pouvaient y naviguer, et lorsque ses productions étaient reçues sans restriction au Japon.

Cet empire avait servi en 1600 de refuge à quelques Hollandais qui avaient fait naufrage sur la côte de la province de Bungo : mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un siècle, le gouvernement avait changé au Japon. Presqu'à l'origine de la mo-

vii.
Commerce
des Hollan-
dais avec le
Japon.

les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il serait possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique et du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, et se rendit aux îles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, et en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java : mais les Portugais, quoique haïs et sans établissement dans l'île, lui suscitérent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint de livrer, et repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses et beaucoup d'espérances. Il ramenait avec lui des nègres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malacca, un Japonais, et enfin Abdoul, pilote de Guzurate, plein de talens, et qui connaissait parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman et les lumières qu'on devait à son voyage, les négocians d'Amsterdam concurrent le projet d'un établissement à Java, qui leur donnerait le commerce du poivre; qui les approcherait des îles où croissent des épiceries plus précieuses; qui pourrait leur faciliter l'entrée de la Chine et du Japon; et qui, de plus, serait éloigné du centre de la puissance européenne qu'ils avaient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaisseaux, d'une

opération si importante, arriva dans l'île de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit, on négocia. Le pilote Abdoul, les Chinois, et plus encore la haine qu'on avait contre les Portugais, servirent les Hollandais. On leur laissa faire le commerce; et bientôt ils expédièrent quatre vaisseaux avec beaucoup d'épiceries et quelques toiles. L'amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avaient chassé les Portugais de quelques endroits, et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces îles; il fit des traités avec quelques souverains, et il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes et commerçantes des provinces unies. Bientôt ces associations, trop multipliées, se nuisirent les unes aux autres par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, et par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étaient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence et par l'impuissance où se trouvait chacune d'elles séparément de résister à un ennemi redoutable, qui se faisait un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le

gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur secours.

iv.
Établis-
sement de la
compagnie
des Indes.

Les états-généraux réunirent, en 1602, ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choisir les gouverneurs, d'entretenir des garnisons, et de nommer des officiers de police et de justice.

Cette compagnie, sans exemple dans l'antiquité, modèle de toutes celles qui l'ont suivie, forma un fonds de 6,459,840 florins, ou, à raison de quarante sols le florin, de 12,919,680 liv. Il fut fourni 7,349,830 par Amsterdam; 2,667,764 par la Zélande; 1,073,550 par Enckhuysen; 940,000 par Delft; 533,736 par Horn; et enfin 354,800. Ce capital fut divisé en sommes de 6,000 livres qu'on nomma actions. Leur nombre s'éleva à 2,153.

Le monopole trouva les voies bien préparées dans la carrière qui lui était ouverte. Les sociétés particulières qui l'avaient précédé lui étaient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes mêmes. Le trop grand nombre de vaisseaux qu'elles avaient équipés avait donné des lumières certaines sur toutes les branches du commerce; avait formé beaucoup d'officiers et de matelots; avait encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'exposant d'abord que des gens sans aveu et sans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvaient rester oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichissait, augmentait sa force au-dehors, mais qui pouvait diminuer, avec le temps, le ressort politique de la démocratie, qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des lois et des citoyens.

Aussitôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux et quelques yachts sous les ordres de l'amiral Warwyck, que les Hollandais regardent comme le fondateur de leur commerce et de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'île de Java; il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais, et il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étaient que commerçans, ils eut à détruire les préventions répandues contre sa nation, qu'ils avaient représentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les rois, et infectés de tous les vices. La conduite des Hollandais et celle des Portugais apprirent bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avait sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tardèrent pas à se faire une guerre sanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens témoins de ces grands combats! Combien leur cœur de-